



JAVIER CERCAS

LE CHÂTEAU DE BARBE BLEUE

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ALEKSANDAR GRUJIĆ
ET KARINE LOUESDON

ACTES SUD

LE CHÂTEAU DE BARBE-BLEUE

“Lettres hispaniques”

DU MÊME AUTEUR

LES SOLDATS DE SALAMINE, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 621.

À PETITES FOULÉES, Actes Sud, 2004.

À LA VITESSE DE LA LUMIÈRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 865.

ANATOMIE D'UN INSTANT, Actes Sud, 2010 (prix littéraire international Mondello-Ville de Palerme, prix Jean Morer) ; Babel n° 1166.

LES LOIS DE LA FRONTIÈRE, Actes Sud, 2014 (prix Méditerranée étranger) ; Babel n° 1338.

L'IMPOSTEUR, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1485.

LE MOBILE, Actes Sud, 2016.

LE POINT AVEUGLE, Actes Sud, 2016.

LE MONARQUE DES OMBRES, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1709.

TERRA ALTA (TERRA ALTA I), Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1875.

INDÉPENDANCE (TERRA ALTA II), Actes Sud, 2022.

La traduction du poème *Sî* de Rudyard Kipling
est celle de Germaine Bernard-Cherchevsky (1942).

Titre original :

El Castillo de Barbazul

Éditeur original :

Tusquets Editores, Barcelone

© Javier Cercas, 2022

Photographie de couverture : © Marta Bevacqua / Trunk Archive

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17632-7

JAVIER CERCAS

Le Château de Barbe-Bleue

Terra Alta III

roman traduit de l'espagnol
par Aleksandar Grujić et Karine Louesdon

ACTES SUD

À Raül Cercas et Mercè Mas, ma Terra Alta.

PREMIÈRE PARTIE

TERRA ALTA

Le premier souvenir que Cosette avait de son père était très marquant : elle était enfouie dans un siège-auto, sur la banquette arrière d'une voiture, et, devant elle, au volant, il lui annonçait que sa mère était morte. Ils s'apprêtaient à quitter la Terra Alta et son père ne la regardait même pas dans le rétroviseur, il ne regardait qu'en lui-même ou devant lui, ce ruban d'asphalte qui les entraînait vers Barcelone. Son père essayait ensuite de lui expliquer la signification de ce qu'il venait de dire, de lui faire comprendre qu'elle ne verrait plus sa mère et que, dorénavant, ils seraient livrés à eux-mêmes et obligés de se débrouiller tout seuls. À ce premier souvenir, elle en associait deux autres, tous deux aussi marquants que le premier, tous deux couverts d'un vernis menaçant. Dans le premier, son père apparaissait avec Vivales, l'avocat qui avait été, de toutes les personnes que son père avait connues, ce qui s'approchait le plus d'un père. Ce souvenir-là faisait immédiatement suite au précédent, et avait pour cadre une cafétéria déserte aux grandes baies vitrées, un endroit dans lequel, des années plus tard, elle reconnaîtrait l'aire de repos d'El Mèdol, sur l'autoroute de la Méditerranée. Son père et Vivales parlaient ensemble pendant qu'elle circulait sur un toboggan dans un espace de jeu pour enfants (elle avait l'impression que les deux hommes parlaient d'elle, d'elle et de sa mère décédée) ; par la suite, son père retournait en Terra Alta et elle partait pour Barcelone avec Vivales. Son troisième souvenir était lié à Barcelone, Vivales y apparaissait également, mais son père, lui, disparaissait ou n'apparaissait qu'à la fin, après qu'elle avait passé plusieurs jours chez l'avocat, en compagnie de celui-ci et de Manel Puig et Chicho Campà, les deux grands amis de Vivales, qui ne la quittaient pas d'une semelle, comme

si un danger abstrait planait sur elle et que ce trio saugrenu d'anciens compagnons de régiment s'était donné pour mission de la défendre, jusqu'à ce qu'un beau matin, à l'aube, son père réapparaisse et, tel un chevalier revêtu de son armure étincelante, fasse fuir le danger et la ramène en Terra Alta.

Les souvenirs que Cosette avait de sa mère étaient, en revanche, flous ou empruntés. Plus flous qu'empruntés : chaque fois que, petite, elle interrogeait son père, il ne lui disait pratiquement rien sur sa mère, comme s'il n'avait rien à dire ou comme s'il avait tant à dire qu'il ne savait pas par où commencer. La réticence de son père contribua au fait que Cosette idéalise sa mère. Bien que pour des raisons différentes, elle idéalisa également son père, ce qui n'était pas si facile : en fin de compte, c'était une personne en chair et en os, alors que sa mère n'était qu'un fantôme ou un mirage qu'elle pouvait embellir à son goût. Enfant, surtout le temps qu'il exerça le métier de policier, Cosette considérait son père comme une sorte de héros, le chevalier à l'armure étincelante accouru chez Vivalas à sa rescousse ; elle l'avait plus d'une fois entendu dire que les méchants les plus terribles sont ceux qui ont l'air gentil, et elle était persuadée qu'il possédait un don naturel pour les détecter et les combattre, qu'il était fait du même bois que les héros des romans d'aventures dont, aussi loin qu'elle s'en souvienne, il lui faisait la lecture le soir, du même bois que les shérifs ou les tueurs à gages des vieux westerns que Vivalas aimait tant.

Surtout durant son enfance, le père et la fille étaient très proches l'un de l'autre. Lui la traitait avec une certaine froideur ou avec ce qu'un observateur impartial aurait pris pour de la froideur, d'une façon distraite, renfermé et un peu absent. Cela ne déplaisait pas à Cosette, en partie parce qu'elle ne connaissait pas autre chose et en partie parce qu'elle se disait que, dans la vraie vie, les héros étaient ainsi : froids, distraits, silencieux, renfermés et un peu absents ; en plus de cela, Cosette pouvait être sûre que pendant une heure ou une heure et demie par jour au moins, son père sortait de son abstraction et se consacrait à elle sans réserve. C'était lorsque, avant qu'elle se laisse entraîner par le sommeil, il lui lisait des romans à haute voix : jaillissaient alors de lui une chaleur, une intimité et un enthousiasme plus intenses que n'importe quelle démonstration d'affection ; ce sentiment de communion qu'elle éprouvait en cet instant,

elle ne le connaîtrait avec personne d'autre, comme si le père et la fille partageaient de manière exclusive un secret essentiel. Pourtant, à mesure que Cosette s'approchait de l'adolescence, la certitude l'envahissait peu à peu que la sombre réserve de son père n'était pas un trait inhérent à son caractère, mais le fruit empoisonné de l'absence de sa mère ; un doute complémentaire la gagnait aussi, celui que parfois son père l'observait en cherchant en elle sa mère décédée et ne trouvait qu'une version rudimentaire et dévaluée d'elle. C'est ainsi que le fantôme (ou le mirage) commença à prendre forme et c'est ainsi qu'elle commença à se confronter à lui sans le savoir, ou simplement à essayer de se mettre à son niveau. C'était un combat voué à l'échec, dont elle n'était même pas pleinement consciente et qui aurait pu la détruire, ou en tout cas faire d'elle un être diminué, soumis et peu sûr de lui.

Ce ne fut pas le cas. Pendant son enfance, Cosette et son père menèrent une vie rangée et paisible. Il l'accompagnait le matin à l'école et, s'il était de service au commissariat à cette heure-là, il allait la chercher l'après-midi ; sinon, c'était la mère d'Elisa Climent, la meilleure amie de sa fille, qui les récupérait toutes les deux à l'école et les emmenait au foot ou à la maison faire leurs devoirs, jusqu'à ce qu'il vienne la chercher une fois sa journée de travail achevée. Plus tard, quand son père quitta son poste au commissariat, les deux amies prirent l'habitude d'aller à la bibliothèque où il travaillait désormais, qui se trouvait à deux pas de là, où elles faisaient leurs devoirs, lisaient ou préparaient leurs examens, après quoi son père les emmenait à l'entraînement ou les ramenait à la maison. Parfois, le week-end, Cosette dormait chez Elisa, parfois c'était Elisa qui dormait chez Cosette.

Cosette n'était pas une mauvaise élève, mais elle n'était pas très bonne non plus. Si elle aimait beaucoup lire, les cours de littérature, ceux d'histoire, ou la littérature en général ne l'intéressaient pas outre mesure ; en revanche, elle avait un talent inné pour les mathématiques. Ses professeurs la définissaient comme une élève sensée, discrète, spontanée, obstinée et dépourvue d'esprit de compétition. Ce qui ne l'empêchait pas d'adorer le sport, ni de faire partie, au collège, d'une équipe de football ; ni, par ailleurs, d'être douée pour les échecs, ce qui lui valut de participer à plusieurs tournois – elle en remporta trois : deux locaux et un régional –, ni d'obliger son père

à apprendre les règles de ce jeu afin qu'il puisse disputer avec sa fille des parties qu'il perdait au début avec une rapidité humiliante. Ses professeurs la définissaient aussi comme une fille pleine d'imagination, dotée d'une rare aptitude à s'évader dans ses rêveries.

Aucune de ces définitions ne surprenait son géniteur ; Cosette ne se trompait qu'à moitié : c'était un père absorbé et distrait, mais il passait de nombreuses heures avec elle et il la connaissait bien. S'ils appréciaient de vivre en Terra Alta, ils s'échappaient de temps à autre à Barcelone, et l'été ils passaient invariablement quelques jours à El Llano de Molina, dans la province de Murcia, chez Pepe et Carmen Lucas, deux amis que son père avait hérités de sa mère. Le couple d'un certain âge était en contact permanent avec eux, leur envoyait des e-mails, leur téléphonait et les encourageait à leur rendre visite au cours de l'année aussi, ce qu'ils firent en plusieurs occasions. Cosette les adorait et ils adoraient Cosette qui, avec le temps, s'était fait des amis dans le village, dont certains vivaient à El Llano toute l'année. Cosette savait que son père appréciait lui aussi ces parenthèses bucoliques, même si, là-bas, il ne faisait pas grand-chose d'autre que lire, s'adonner à de longues siestes, courir entre les vergers et discuter avec Pepe et Carmen, avec Carmen surtout : son père ne parvint jamais à s'intéresser à l'horticulture, mais l'après-midi il accompagnait l'ancienne prostituée et dernière amie de sa mère à son potager où il laissait les heures s'écouler assis par terre et lisait le dos appuyé contre le mur de l'appentis dans lequel elle rangeait son outillage. Pour ce qui est de Barcelone, après la mort de Vivalès, Cosette et son père prirent goût à passer de temps à autre le week-end dans l'appartement que l'avocat leur avait légué et qui se situait en plein centre. Son père avait décidé de le garder tel que Vivalès l'avait laissé, non pas parce qu'il cultivait la superstition sentimentale de conserver la présence fantomatique de l'avocat dans l'endroit où il avait toujours vécu depuis qu'il l'avait rencontré, mais simplement parce qu'il ne savait trop qu'en faire. Lors de ces courts séjours à la capitale, ils allaient au zoo, au musée de la Science ou au cinéma, et ils dînèrent plus d'une fois avec Puig et Campà, généralement chez ce dernier, qui leur préparait des gueuletons en l'honneur de Vivalès au cours desquels ils mangeaient comme des goinfres. Le matin ou l'après-midi, ils passaient souvent à Internet Begum, le taxiphone que le Français tenait dans le quartier du Raval, et

conversaient ou lisaient ou jouaient aux échecs, voire aidaient le vieil ami de son père à gérer son commerce, lequel, pour les remercier de leurs visites, les invitait au restaurant sur la Rambla ou au Raval. Un après-midi, après qu'ils eurent déjeuné tous les trois au restaurant Amaya, Cosette, fascinée par l'effervescence expressive et le corps énorme de l'ancien bibliothécaire de la prison de Quatre Camins, demanda à son père où il avait fait sa connaissance.

— Par là, répondit-il.

— C'est pas un endroit, ça, par là, répliqua Cosette.

Ils étaient dans un magasin de l'Ensanche, en train d'acheter de quoi petit-déjeuner le lendemain, et son père se tourna vers elle, une boîte de Kellogg's dans la main et, sur le visage, l'air de se dire que même si elle n'avait que dix ans, Cosette ne méritait pas un mensonge.

— Je te raconte ça tout à l'heure, dit-il.

À cet instant, Cosette ne sut pas si son père avait fait cette promesse pour se débarrasser d'elle ou dans l'idée de tenir parole, mais deux heures plus tard, quand elle la lui rappela, elle comprit qu'il n'allait pas lui raconter la vérité. Jamais il n'avait évoqué devant elle son passé antérieur à la Terra Alta : il ne lui avait pas dit que sa propre mère était une prostituée, comme Carmen Lucas, ni qu'elle avait été violemment assassinée, il ne lui avait pas parlé de son enfance sauvage dans le quartier de Sant Roc, ni de son père inconnu, ni de son adolescence agitée d'orphelin, ni de son passage par des maisons de redressement et de son boulot de dealer et d'homme de main pour un cartel colombien, pas plus que de son arrestation après une fusillade dans la Zone franche de Barcelone, ni de son procès à l'Audience nationale de Madrid, ni même de son incarcération à Quatre Camins et de la solide amitié qu'il y noua avec le Français. Son père n'avait jamais raconté à Cosette ces choses-là, et il ne le fit pas non plus à cette occasion : il expédia sa curiosité en expliquant vaguement qu'il avait rencontré le Français quand celui-ci travaillait dans une bibliothèque, que grâce au Français, il avait découvert Les Misérables et que, grâce aux Misérables, il avait découvert sa vocation de policier. Cosette eut l'impression que son père lui mentait, mais aussi qu'il était en train de lui mentir avec la vérité.

— Je ne te crois pas, rit-elle. Le Français n'a jamais travaillé dans une bibliothèque.

Cosette sentit qu'elle avait vu juste quand elle surprit l'expression de soulagement sur le visage de son père au moment où il lui répondit :

— Je te donne ma parole d'honneur que si.

Ce soir-là, elle en tira trois conclusions. La première, c'est que les meilleurs mensonges ne sont pas les mensonges purs, mais les mensonges mâtinés de vérité, parce qu'ils ont le goût de la vérité. La deuxième, c'est que son père lui cachait sciemment son passé, ce qui ne contribua pas à ternir l'aura de chevalier à l'armure étincelante ou de héros de roman d'aventures ou de shérif ou de tueur à gages de western dont l'avait entourée l'imagination de sa fille. La troisième, c'est qu'elle devait connaître Les Misérables.

Cette semaine-là, elle demanda à son père de lui lire Les Misérables. Son père sembla déconcerté par cette requête ; en tout cas, il s'y refusa. Il alléguait qu'il n'avait pas relu le roman de Victor Hugo depuis la mort de Vivalès, il alléguait que cela ne lui paraissait pas une bonne idée de le lui lire maintenant, il alléguait que, quand bien même ce roman avait changé sa vie, peut-être qu'elle ne l'aimerait pas, ou bien pas encore (peut-être l'aimerait-elle plus tard, alléguait-il, par exemple lorsqu'elle atteindrait l'âge qu'il avait quand il l'avait lu la première fois), il alléguait sa longueur, il alléguait une phrase que le Français lui avait dite à l'époque où il avait découvert le livre : "L'écrivain fait la moitié d'un livre, l'autre moitié, c'est toi qui la fais." Cosette, qui savait devoir son prénom à la fille du héros des Misérables, trouva toutes ces allégations insuffisantes ou absurdes, et en définitive elles ne firent qu'attiser son désir d'entendre son père lui lire le roman.

Elle finit par obtenir gain de cause. Ils consacrèrent trois mois et demi à la lecture des Misérables. Cosette y mit du sien pour que le livre lui plaise, mais la déception fut énorme : dès le début, elle y vit un roman décousu, cucul la praline, démagogique et somme toute ennuyeux, et Javert — le policier justicier et intraitable qui poursuit de manière intraitable l'ex-prisonnier Jean Valjean tout au long de l'histoire, et qui pendant des années avait été pour son père un modèle de vie — lui parut un personnage antipathique, intempérant, mécanique, sans une once du courage moral et de la grandeur tragique que son père avait admirés chez lui. Cosette n'aurait pas utilisé ces mots-là pour décrire l'impression que lui inspiraient le personnage et le roman, mais c'est ce qu'elle ressentait. Elle

ressentait même quelque chose de pire, et c'est que, bien que son père ait essayé de le lui lire avec plus de chaleur, d'intimité et d'enthousiasme que jamais, il ne réveillait pas en elle ce sentiment habituel de communion, comme si ce roman ne renfermait pas le secret essentiel qu'ils avaient tous les deux partagé jusqu'alors ; ou, au contraire, comme si précisément ce secret se révélait dans le roman, montrant pourtant sa terrible vacuité ou sa duperie. Malgré cela, Cosette ne demanda pas à son père d'arrêter de lui en faire la lecture le soir et, le temps que dura l'expérience, elle fit un effort surhumain pour dissimuler sa déception : elle espérait peut-être qu'à un moment donné le roman décolle et atteigne un apogée tardif mais à nul autre pareil ; elle pensait peut-être que sa désillusion n'était pas à imputer aux Misérables mais à elle-même, à son incapacité à apporter au livre l'autre moitié nécessaire, celle qui lui permettait d'appréhender tout son sens et que son père, lui, était capable d'apporter. Quoi qu'il en soit, une fois qu'il lui eut lu la dernière page du roman, Cosette réussit uniquement à répondre par une question lapidaire à la question prévisible que son père lui posa :

— Un peu long, pas vrai ?

Ce fut le dernier livre qu'ils lurent ensemble.

Melchor attend Cosette dans le café de la gare routière de Gandesa en buvant un Coca-Cola et en lisant un roman d'Ivan Tourgueniev intitulé *Fumée*. En dehors de lui, dans l'établissement il n'y a qu'un couple de personnes âgées assis à une table, main dans la main, un sac de voyage sur une chaise près d'eux, et un homme en train de bavarder avec la patronne au comptoir. Melchor ne connaît pas le couple de personnes âgées, mais il connaît les deux autres : la patronne est une trentenaire originaire d'Arnes, séparée et mère d'une fille ; l'homme, un jeune tatoué à la coupe de porc-épic, est cousin avec la patronne, il vit à Gandesa, est au chômage et vient régulièrement l'après-midi prendre un café avec elle, papoter un peu et, au besoin, lui prêter main-forte. Il est dix-neuf heures trente. La lumière ambrée que diffusent quelques appliques murales donne au café un vague air d'aquarium. De l'autre côté des grandes fenêtres, la nuit est déjà tombée sur l'avenue de Catalunya, sur l'hôtel Piqué et, au-delà, sur le profil escarpé de la montagne de Cavalls, sur toute la Terra Alta.

Il y a cinq jours, Cosette est partie en vacances avec Elisa Climent, et Melchor est impatient de la revoir ; un peu inquiet aussi. Voulant faire une surprise à sa fille, il ne lui a pas annoncé qu'il l'attendrait à la gare. Ce n'est pas la première fois que Cosette, du haut de ses dix-sept ans, s'absente plusieurs jours, et ce n'est pas la première fois, par ailleurs, qu'elle le fait sans être accompagnée d'adultes. Mais cette fois, c'est différent. Cela faisait des mois que Cosette et Elisa économisaient pour ce voyage ; un voyage qui, dans l'imagination des deux amies, avait ou était censé avoir, en principe, une dimension symbolique, représentait

une frontière : c'était leur dernière année de lycée à l'Institut Terra Alta, et l'année suivante, en principe aussi, toutes deux envisageaient de quitter la comarque et d'intégrer l'université, ce qui allait probablement les séparer. Ces derniers temps, pourtant, l'incertitude a commencé à saper les plans de Cosette : elle n'est plus certaine de vouloir faire des études de mathématiques à Barcelone à la rentrée prochaine comme c'était son intention depuis des années, ni même de passer son bac, condition *sine qua non* pour accéder à l'université. Il y a une explication concrète à cette soudaine indécision : quelques semaines avant d'entreprendre le voyage en question, Cosette, par hasard, avait découvert que son père lui mentait depuis quatorze ans sur la mort de sa mère. Celle-ci n'était pas décédée dans un accident, comme son père le lui avait raconté à l'époque : elle avait été assassinée ; la collision qui avait mis un terme à sa vie n'était pas fortuite, comme elle l'avait toujours cru, mais provoquée : le responsable en avait été l'ex-mari de Rosa et principal inculpé dans l'affaire de l'assassinat des parents de celle-ci, qui avait agi de la sorte pour intimider Melchor et l'empêcher de poursuivre son enquête sur l'affaire Adell. L'exhumation accidentelle de ce crime enterré avait mis Cosette hors d'elle, qui non seulement était furieuse parce qu'elle avait compris que sa mère était morte à cause de l'aveuglement justicier de son père, mais également parce que son père lui avait caché la vérité. Depuis lors, Cosette a l'impression que son existence entière s'est bâtie sur une fiction, ainsi que sur la certitude irrationnelle qu'elle ne connaît pas son père et que tout ce qu'elle croyait savoir sur lui n'est que mensonge, que toutes les valeurs qu'il incarnait à ses yeux sont fausses, toxiques, et que tout ce qu'elle a vécu jusqu'alors n'est en fin de compte qu'une supercherie. Ce qui explique que la relation entre le père et la fille se soit envenimée et que, quelques jours avant son départ, Cosette se soit opposée à Melchor et l'ait accusé de lui avoir menti. Melchor n'a pas nié, il n'a pas protesté ; l'accusation était fondée : s'il ne lui avait pas menti, il lui avait tout de même caché la vérité (ce qui n'était qu'une manière subtile de mentir). Voilà pourquoi il a passé ces cinq jours à espérer que Cosette reconsidère la situation et comprenne les raisons qui l'avaient poussé à agir de la sorte ; par ailleurs, il a essayé de s'armer des arguments

qui lui permettraient de la persuader que, s'il avait sans doute commis une erreur, il l'avait fait avec la meilleure intention du monde, convaincu d'avoir agi comme il le fallait. Et voilà pourquoi il se trouve là à cette heure, dans le café de la gare routière, impatient de la revoir, prêt à lui fournir des explications, à lui présenter ses excuses et à obtenir son pardon.

À vingt heures, le bus de Tortosa apparaît, s'arrête sur un quai, se déleste de quelques passagers et récupère le couple de personnes âgées du café, où vient de faire irruption un groupe de randonneurs. Le dernier bus en provenance de Barcelone n'arrivera que dans vingt minutes et Melchor commanderait volontiers un autre Coca-Cola, mais il y renonce car les nouveaux venus prennent d'assaut le comptoir, convoitant sandwichs et rafraîchissements, ce qui oblige le cousin tatoué à aider la patronne.

Melchor se replonge dans le livre de Tourgueniev. Il continue d'être un infatigable lecteur de romans, surtout de romans du XIX^e siècle. Quand il avait entamé une liaison avec Rosa Adell, il avait voulu diversifier un peu son régime de lectures et essayé de s'intéresser aux romans policiers, les préférés de Rosa. Il en a lu un bon nombre et quelques-uns lui ont plu. Au bout d'un certain temps, pourtant, il s'en est lassé, ou peut-être a-t-il connu une régression dans ses envies, car il est retourné aux romans du XIX^e siècle, que Rosa, lectrice aux goûts changeants et éclectiques, a elle aussi fini par aimer. Melchor appelle sa liaison avec Rosa une liaison parce qu'il ne sait comment l'appeler autrement. Il ne l'appelle pas mariage parce qu'ils ne sont pas mariés, même si Rosa aimerait qu'ils le soient ; d'ailleurs, elle en a fait plusieurs fois la proposition à Melchor, mais s'est invariablement heurtée à un refus. L'argument de Melchor est toujours le même : la femme la plus riche et la plus puissante de la Terra Alta mérite mieux qu'un ex-flic reconverti en bibliothécaire ; elle aurait fini par le regretter, telle est sa conclusion. Rosa ignore si Melchor parle sérieusement ou s'il plaisante (de fait, elle ignore si lui-même le sait), et elle a essayé de démonter cet argument, toujours en vain ; il lui est même arrivé de se demander si la véritable raison du refus de Melchor n'était pas qu'il ne voulait pas se marier avec une femme de quinze ans son aînée, de surcroît amie d'enfance de sa première femme. Quoi qu'il en soit, Rosa a accepté

sans rechigner le type de vie qu'ils mènent et elle est heureuse comme ça ; bien plus heureuse, assure-t-elle à qui veut bien l'entendre, qu'elle ne l'a jamais été.

Melchor et Rosa ne vivent pas sous le même toit, mais ils se voient et se parlent au téléphone tous les jours, couchent ensemble avec une fréquence de jeunes mariés et la relation que Rosa entretient avec Cosette est aussi chaleureuse que celle que Melchor entretient avec les quatre filles de Rosa ; ils ne sont pourtant pas aussi proches, entre autres parce qu'aucune des quatre filles de Rosa n'habite plus en Terra Alta. Melchor, quant à lui, aime Rosa, il admire sa bonté, sa joie de vivre, son intelligence, sa discipline et son extraordinaire capacité de travail ; mais, probablement parce que les sentiments qu'il a envers elle ne ressemblent pas à ceux qu'il avait envers Olga, il ne sait pas s'il est amoureux d'elle, et n'entend pas chercher à le savoir. Il ne comprend pas non plus qu'elle puisse être amoureuse de lui ; en fait, en son for intérieur, il pense que l'amour de Rosa repose sur un malentendu et que ce malentendu ne tardera pas à se dissiper, ce qui mettra un terme à leur liaison. Pour le reste, tout le monde, dans leur entourage, sait que la présidente et propriétaire des Cartonneries Adell et de la moitié de la Terra Alta est, *de facto*, en couple avec l'un des policiers qui, quatorze ans plus tôt, a été impliqué dans la résolution de l'affaire Adell, l'assassinat de ses parents ; cette coïncidence un peu macabre avait au début fait l'objet de tous les commérages dans la comarque, qui de façon unanime avait prédit au couple un avenir éphémère, mais avec le temps tous s'étaient fait à cette idée, voyant là une de ces extravagances qui caractérisent cette contrée sans extravagances.

Melchor lève les yeux du roman de Tourgueniev à l'instant où le dernier bus en provenance de Barcelone arrive à Gandesa et s'engouffre dans l'avenue de Catalunya pour se diriger vers la gare. Si bien qu'il se met debout, règle son Coca-Cola et sort accueillir sa fille. Des passagers descendent du véhicule et se bousculent autour du coffre à bagages pour récupérer leurs affaires, se mêlant par instants à ceux qui attendent devant la porte pour monter. Melchor cherche Cosette du regard parmi la foule sur le quai, mais il ne la voit pas ; en revanche, il aperçoit tout de suite Elisa, qui s'avance vers lui avec un sac à dos plein à craquer,

un bronzage printanier et deux boîtes octogonales d'*ensaimadas* suspendues à un ruban multicolore. La jeune fille s'arrête devant Melchor qui, cherchant en vain sa fille dans la gare animée, demande :

— Et Cosette ?

Elisa répond, d'un air gêné, que Cosette est restée à Majorque ; puis elle cligne des yeux comme si elle ne savait plus que dire ou comme si elle le savait mais ignore comment le dire. Melchor l'observe. Elle a le même âge que sa fille, le visage couvert de taches de rousseur, des yeux clairs et des cheveux blonds, lisses et un peu ébouriffés ; elle porte des espadrilles, une robe presque estivale et une veste en jean. Conscient qu'il s'est passé quelque chose, Melchor demande :

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Non.

Elisa pose son sac à dos par terre mais pas les boîtes d'*ensaimadas*, et le regarde de nouveau en essayant de se donner plus d'assurance.

— Cosette va bien. Elle m'a dit qu'elle restait parce qu'elle avait besoin de réfléchir. Et qu'elle vous appellerait pour vous dire quand elle rentrerait.

— Réfléchir ?

— Oui. Elle dit que ça ne sera pas plus de deux ou trois jours et que...

Avant qu'elle puisse terminer sa phrase, Melchor sort son portable et compose le numéro de sa fille tout en engageant Elisa à poursuivre :

— Et que... ?

— Elle ne va pas vous répondre, l'avertit Elisa.

Elle a raison : le portable de Cosette sonne mais personne ne décroche. Quand la boîte vocale se déclenche, Melchor tourne le dos à Elisa et s'éloigne de quelques pas en direction de l'avenue de Catalunya. "Cosette, dit-il. C'est papa. Je suis à la gare avec Elisa, elle vient d'arriver. Appelle-moi, s'il te plaît." Il raccroche et rejoint l'adolescente qui a remis son sac sur son dos.

— Ne vous inquiétez pas, insiste Elisa. Cosette va bien. Elle voulait juste prendre quelques jours de vacances de plus.

— Et toi ?

Melchor précise :

— Pourquoi tu n’as pas pris quelques jours de plus, toi aussi ?

— Parce que j’ai des trucs à faire ici.

Melchor acquiesce sans conviction. Il n’a jamais eu de véritable conversation avec Elisa, mais il l’a connue quand elle était tout bébé, quasiment, il croit savoir comment elle est et il est sûr que, même si elle essaie de ne pas lui mentir, elle cherchera à couvrir Cosette. Un peu sonné, il demande :

— Cosette a rencontré quelqu’un ?

Elisa secoue énergiquement la tête.

— Non, dit-elle. Bon, pas quelqu’un comme vous vous imaginez.

Un WhatsApp retentit dans le portable de Melchor au moment où la jeune fille dit quelque chose qu’il ne comprend pas. Ce n’est pas un message de Cosette, mais de Rosa. “Elle est arrivée ? est-il écrit. On dîne à la maison ?” Melchor lève le regard vers Elisa mais, avant qu’elle puisse finir sa phrase ou que lui dise quelque chose, un autre WhatsApp lui parvient, cette fois de Cosette. “Papa, ne m’appelle pas, s’il te plaît. Je ne veux pas te parler. Je vais bien. Ne t’inquiète pas et laisse-moi respirer un peu.” Melchor lève de nouveau les yeux vers Elisa, et durant deux secondes il la regarde sans la voir.

— C’est elle ? demande l’amie de Cosette.

Melchor lui montre le WhatsApp de sa fille.

— Je vous l’avais dit qu’elle ne vous répondrait pas, lui rappelle Elisa après avoir lu le message. Elle veut être seule. Elle me l’a dit, ça aussi.

Maintenant c’est Melchor qui ne sait que répondre. Passé le premier instant de surprise, il comprend que ce qui arrive ne le surprend pas outre mesure, qu’il est peut-être venu attendre Cosette précisément parce qu’il avait le sentiment que ça, ou si ce n’est ça, quelque chose d’approchant, pouvait arriver. “Tu as de l’argent ?” écrit Melchor sur son portable. “Oui”, répond Cosette aussitôt. “Je rentrerai quand je n’en aurai plus.” Melchor est sur le point d’écrire un autre WhatsApp, cette fois pour demander à sa fille de faire attention à elle ; mais ça lui semble trop évident, trop paternaliste et, prenant sur lui, il choisit de lui montrer qu’il a confiance en elle en lui envoyant un émoji complice : un poing jaune avec le pouce levé.

— Bon, dit Elisa quand Melchor détourne les yeux de son portable, à nouveau absent, la regardant sans la voir. Il faut que j'y aille. Ma mère m'attend.

Melchor réagit, prend le sac d'Elisa et, le mettant sur ses épaules, se propose de la déposer chez elle tout en envoyant un message à Rosa pour lui annoncer qu'il sera seul à venir dîner.

Elisa vit avec sa mère aux abords du village, sur la route de Bot, non loin du premier appartement que Melchor avait loué quand, dix-huit ans plus tôt, il s'était réfugié en Terra Alta après avoir tué par balles quatre islamistes armés sur la promenade maritime de Cambrils. Pendant le trajet en voiture, il interroge Elisa. Celle-ci lui raconte qu'elle et son amie ont passé leurs deux premières journées de vacances à Palma, dans un hôtel proche de S'Arenal, à bronzer sur la plage le matin, se balader dans la vieille ville l'après-midi, et sortir dans les bars et en boîte le soir. Elle lui raconte aussi que le troisième jour, au lieu de se rendre à Magaluf comme elles l'avaient prévu, elles ont pris un bus pour Pollença, ou plus exactement pour Port de Pollença, se sont installées dans un hôtel bon marché et ont passé les deux journées suivantes étendues sur la plage, à se baigner dans la mer et à danser dans une discothèque du coin. Elles se sont éloignées du port uniquement pour visiter le village de Pollença, un après-midi, et un autre après-midi un endroit du nom de Cala Sant Vicenç. Il écoute l'amie de sa fille et boit ses paroles. Juste avant son accrochage avec Cosette, alors que cela faisait des semaines qu'elle se comportait de manière inhabituelle, se montrant sèche et distante, Melchor avait parlé avec Elisa, qui lui avait dit que sa fille avait quelque chose, mais qu'elle ne savait pas quoi, et à présent il ne se décide pas à lui demander si elle a trouvé de quoi il s'agissait ni si Cosette lui a parlé de la dispute qu'ils ont eue la veille du départ, certain, peut-être, que la réponse aux deux questions ne peut être qu'affirmative. Il se décide néanmoins à lui demander si, ces derniers jours, elle a remarqué si Cosette semblait préoccupée ; Elisa lui répond que non, avant de se corriger et d'expliquer que oui, un peu, mais pas plus que ces dernières semaines, depuis qu'elle a commencé à hésiter sur le choix de ses études, et à se demander si même elle devait se présenter au bac.

— Elle t'a dit qu'elle ne voulait pas faire d'études ? demande Melchor.

— Elle m'a dit qu'elle ne savait pas quoi faire, répond Elisa. Si ça se trouve, c'est pour ça qu'elle a décidé de rester deux ou trois jours de plus. Pour y voir plus clair. Pour pouvoir réfléchir.

C'est la seconde fois qu'il entend Elisa prononcer ces mots, mais à présent il croit y déceler une note un peu forcée, comme si elle avait répété ce qu'elle vient de lui dire, comme si plus que de le dire, elle le récitait.

Ils sont arrivés devant chez Elisa, et il ne veut pas la harceler davantage. Il descend avec elle de voiture, prend son bagage et l'accompagne jusqu'à la porte, lui fait deux bises, lui dit de saluer sa mère et, finalement, ne peut s'empêcher de lui demander si elle compte parler avec Cosette dans la soirée. Elisa hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Mais ne vous inquiétez pas : si elle me dit quelque chose, je vous envoie un message.

Melchor la remercie et tente un sourire, mais il ne vient pas.

Melchor parcourt les cinq petits kilomètres qui séparent Gandesa de Corbera d'Ebre dans un état proche du somnambulisme. Juste avant d'arriver au village, il quitte la route, emprunte un chemin de terre et, peu après, ralentit devant le portail du mas de Rosa et déclenche l'ouverture automatique en pointant dans sa direction la télécommande. En attendant que le portail s'ouvre, il jette un œil à ses WhatsApp et, au cas où, consulte sa boîte mail ; pas de nouveau message ni dans l'un ni dans l'autre : que ce soit de Cosette ou d'Elisa. Il franchit ensuite l'entrée, roule sur un sentier de gravier et se gare devant la porte principale, à côté de la BMW de Rosa.

Melchor pénètre dans la maison, monte au premier étage et se rend à la cuisine, où il trouve Ana Elena, l'aide bolivienne de Rosa, qui le salue d'un sourire. S'écartant de la cuisinière et se séchant les mains avec un torchon, elle lui annonce que Rosa prend une douche.

— Elle m'a dit que vous pouviez l'attendre dans le salon, ajoute-t-elle.

— Je vais l'attendre ici, dit Melchor. Je peux aider ?

— Non monsieur, certainement pas, répond Ana Elena, un peu scandalisée.

Et, de son propre chef, elle ouvre le frigo, sort une canette de Coca-Cola, la décapsule et met des glaçons dans un verre ; présentant les deux à Melchor, elle s'enquiert :

— Je vous le sers où ?

Melchor lui enlève la canette et le verre des mains et s'assoit à la table de la cuisine. Ana Elena est une femme d'un âge indéfini, de petite taille, bien en chair, aux joues rouges et rebondies,

qui depuis plusieurs années vit chez Rosa et s'acquitte des tâches domestiques. Quand il avait commencé à venir au mas, Melchor avait essayé de la convaincre de ne plus lui donner du "monsieur", mais il a fini par déclarer forfait. Ana Elena a deux enfants, un garçon et une fille, qui vivent avec leurs grands-parents dans un hameau près de Cochabamba ; Melchor sait qu'elle leur envoie chaque mois la quasi-totalité de son salaire. Ensemble, ils parlent souvent des enfants, et à présent, le verre de Coca-Cola dans une main et le portable dans l'autre, Melchor demande à Ana Elena de leurs nouvelles. Pour ne pas penser à Cosette, il s'efforce de se concentrer sur sa réponse ; il n'y réussit pas ou il n'y réussit qu'en partie. Au bout d'un moment, Rosa apparaît, embrasse Melchor sur les lèvres et, ouvrant les bras dans un geste interrogateur, demande :

— Et Cosette alors ?

Rosa a les cheveux mouillés et elle est habillée avec une négligence juvénile qui contraste avec le sérieux que lui impose son travail : des tongs, un jean large et un tee-shirt blanc qui laisse deviner ses grands seins, aux mamelons pointus. Elle vient d'avoir cinquante-cinq ans (l'âge qu'aurait Olga si elle était toujours en vie) et elle est déjà trois fois grand-mère, mais sa peau est encore resplendissante, elle a un visage frais, des yeux limpides, un sourire large et lumineux et un corps sans une once de graisse. Melchor hausse les épaules.

— Je ne sais pas, reconnaît-il. Elle est restée à Majorque.

— Avec Elisa ?

— Non. Elisa est rentrée. Je viens de la ramener chez elle. Elle m'a dit que Cosette allait bien, qu'elle n'est pas là parce qu'elle a besoin de réfléchir. Elle aussi m'a dit la même chose.

— Qui ça, Cosette ?

Melchor acquiesce. Rosa se baisse face à lui ; les mains appuyées sur les genoux, elle demande :

— Tu l'as eue au téléphone ?

— On s'est écrit, répond Melchor en brandissant son portable. Elle m'a dit de ne pas m'inquiéter. De la laisser respirer.

Sur le visage de Rosa, l'incertitude a cédé peu à peu le pas à la perplexité, laquelle est maintenant remplacée par l'assentiment.

— Si elle t'a dit de ne pas t'inquiéter, ne t'inquiète pas.

Récupérant la position verticale, elle ajoute :

— On en reparle tout à l'heure.

Ana Elena a dressé la table dans le petit salon avec baie vitrée qui donne sur la terrasse du premier étage et, pendant qu'ils mangent le velouté de légumes et la sole à la sauce aux amandes qu'elle leur a concoctés, Melchor et Rosa reparlent de Cosette sans que Melchor quitte une seconde des yeux son portable. Quand ils avaient commencé à sortir ensemble, c'était à peine s'ils évoquaient leurs enfants, comme s'ils ne voulaient pas que leur vie familiale s'imisce dans leur relation personnelle. Ce pacte implicite n'avait pas tardé à se fissurer, et il avait volé en éclats depuis longtemps lorsque, à peine quelques semaines plus tôt et du jour au lendemain, Cosette s'était montrée d'humeur irascible, ce qui avait empoisonné les rapports entre le père et la fille. Depuis lors, Melchor avait tenu Rosa au courant ; à un moment donné, il lui avait même demandé de sonder sa fille pour essayer de comprendre de quoi il retournait. Rosa avait accepté mais cela n'avait pas servi à grand-chose : Cosette avait refusé de lui raconter quoi que ce soit, ou peut-être avait-elle été incapable de le faire. Ce n'est que plus tard qu'ils avaient découvert le motif de la colère et du trouble de Cosette, quand celle-ci l'a révélé elle-même à son père quasiment la veille de son départ pour Majorque.

— Tu n'as rien à te reprocher, Melchor, dit Rosa lorsqu'ils ont terminé de dîner. Tu as seulement fait ce que tu devais faire : protéger ta fille de la vérité.

Ana Elena a débarrassé les assiettes mais pas les verres, et Rosa caresse la jambe du sien, à moitié rempli de vin blanc. Melchor demande :

— Peut-on protéger quelqu'un de la vérité, même s'il s'agit de sa propre fille ?

— Bien sûr que oui, répond Rosa. M. Grau citait toujours cet aphorisme, je crois que c'est de Santiago Rusiñol : "Ceux qui cherchent la vérité méritent la punition de la trouver."

Melchor réprime l'envie autodestructive de demander à Rosa si elle entend par là qu'il n'aurait pas dû s'obstiner à chercher à savoir qui avait tué ses parents, car dans ce cas sa femme n'aurait pas perdu la vie.

— Ce que je veux dire, c'est que, parfois, la vérité nuit à la vie, continue Rosa, lisant probablement sur le visage de Melchor que l'apophtegme de Rusiñol réclame un éclaircissement. Et que, si l'on peut l'épargner à ses enfants, on doit le faire. J'ai essayé pour mes filles, quand il y a eu l'histoire de mes parents, mais je n'ai pas réussi. Parce que la vérité que j'ai voulu leur épargner était trop écrasante. Trop évidente et trop terrible. Et comme je n'ai pas pu protéger mes filles, elles en ont beaucoup souffert. Toi, en revanche, tu as pu protéger Cosette. Ce qui lui a permis d'avoir une enfance heureuse et, maintenant qu'elle est presque adulte, elle est mieux armée pour affronter la vérité. Ce n'est pas juste une opinion : c'est un fait. Si tu es capable de le lui expliquer, Cosette comprendra. J'en suis certaine. Ça va lui prendre plus ou moins de temps, mais elle comprendra.

Rosa raisonne avec une conviction que Melchor trouve suspecte : il ne sait pas si elle dit cela parce qu'elle le pense, ou parce qu'elle pense que ça peut l'aider. Melchor admire la force de Rosa. Celle-ci, jusqu'à l'assassinat de ses parents, avait mené une vie facile et un peu irréelle, engourdie par la sécurité que lui procuraient le pouvoir économique de sa famille et son choix délibéré de demeurer dans l'ombre de son mari, dédiant tout son temps à ses quatre filles après avoir été une brillante étudiante en économie et avoir renoncé, de son propre chef, à la vie professionnelle. L'assassinat de ses parents, commandité par son mari, l'avait violemment précipitée dans le monde réel, et, depuis, elle a consacré toute son énergie à un double objectif : d'une part, faire en sorte que ses filles surmontent l'hécatombe familiale ; d'autre part, préserver, et si possible accroître, l'empire entrepreneurial érigé par son père au cours d'un demi-siècle. Autant que Melchor puisse en juger, Rosa a récolté sur les deux fronts un succès sans appel. Actuellement, les Cartonneries Adell facturent près du double de ce qu'elles facturaient quatorze ans plus tôt quand le père de Rosa les dirigeait encore, elles emploient presque deux fois plus de personnel et comptent trois nouvelles filiales, toutes en Amérique latine (une à Trujillo au Pérou, et deux en Colombie : une première à Medellín, une seconde à Pereira). Un succès qui n'est pas uniquement redevable à Rosa, mais aussi, comme elle-même le souligne volontiers chaque fois que l'occasion s'en

présente, à M. Grau, éternel gérant des Cartonneries Adell et ami éternel de la famille, qui officia comme conseiller de Rosa quand elle prit les rênes de l'entreprise et qui est décédé de mort naturelle trois ans plus tôt, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, assis comme un petit oiseau dans l'imposant fauteuil de chef de son bureau des Cartonneries Adell. Quant aux filles de Rosa, toutes ont surmonté le traumatisme de l'affaire Adell, ou c'est ce que croit Melchor ; que cela soit vrai ou faux, elles mènent des vies tout ce qu'il y a de plus normales, trois d'entre elles sont mariées ou vivent avec un partenaire stable, deux sont mères et, bien qu'aucune ne soit installée en Terra Alta, elles rendent régulièrement visite à leur mère ; toutes ont également fini par répudier leur père, qui est sorti depuis peu de prison après treize ans d'incarcération et habiterait à Salou, non loin de la Terra Alta.

Rosa finit son verre et, toujours à propos de Cosette, répète :
— Elle comprendra.

Elle se ressert du vin et conclut :

— Ne t'inquiète pas. Ça va aller, tu verras.

Pour lui changer les idées, Rosa passe le restant de la soirée à parler de son dernier déplacement à Medellín, d'où elle est revenue deux jours plus tôt seulement, et de son ami l'écrivain Héctor Abad Faciolince, rencontré il y a quelques années ; elle parle aussi d'une visite à La Inés, une propriété appartenant à la famille d'Abad et située à trois heures et demie en voiture de Medellín, dans les montagnes de la commune de Tâmesis, où elle a passé le dernier week-end en compagnie d'Héctor, sa femme et de plusieurs amis.

— Devine qui est ami avec Héctor ? demande Rosa.

Une seconde plus tard, c'est elle qui répond :

— Javier Cercas.

Le nom rappelle vaguement quelque chose à Melchor, mais sans plus.

— Tu ne te souviens pas ? continue Rosa. C'est le type qui a écrit ces romans qui parlent de toi. Tu ne les as toujours pas lus ?

— Non.

— Alors tu devrais. Ce Cercas invente sans arrêt, mais ses romans sont amusants. Héctor n'en revenait pas que je te connaisse. Il croyait que tu n'existais pas, que son ami t'avait inventé,

toi aussi... Ces romanciers sont de vrais charlatans. Tu crois qu'ils étaient comme ça, au XIX^e siècle ?

En fin de soirée, ils font l'amour dans la chambre de Rosa. Elle le fait comme toujours avec lui : en proie à un désespoir, une euphorie et une douceur d'adolescente, comme si elle voulait se cacher dans le corps de Melchor. Quand ils ont fini, elle rit, en sueur, heureuse.

— Je suis une vieille lubrique, soupire-t-elle.

— Lubrique, oui, accepte Melchor. Vieille, non.

Elle rit encore.

— Tu devrais apprendre à mentir, lui conseille-t-elle.

Melchor est sur le point de lui avouer que c'était précisément ce que disait Olga, mais il se réfrène à temps. Rosa se lève du lit et, tandis qu'il la regarde s'éloigner vers la salle de bains, nue, son corps luisant de transpiration, Melchor pense qu'il n'a absolument pas menti. Il le pense à nouveau quand il la voit revenir des toilettes, se glisser dans les draps et se blottir contre lui. Il règne dans la chambre une pénombre couleur acajou, créée par un lampadaire qui se dresse au fond, à côté d'un fauteuil. Comme si elle savait que Melchor n'a pas cessé de penser à Cosette, Rosa dit, après quelques secondes de silence :

— M. Grau disait toujours qu'une tragédie est un conflit dans lequel les deux personnes qui s'opposent ont raison.

— C'est la deuxième fois ce soir que tu cites M. Grau.

— Ah bon ?

— Oui.

Un autre silence.

— Bon..., dit Rosa. Le fait est que la relation entre parents et enfants est une tragédie.

Melchor se fait la réflexion qu'après avoir élevé quatre filles, Rosa doit savoir de quoi elle parle ; et que M. Grau lui manque bien plus que son père, ce qui a peut-être à voir avec le fait qu'il a fallu à Rosa deux ans et demi de débats intimes et plusieurs tentatives malheureuses pour lui trouver un remplaçant aux Cartonneries Adell, à supposer qu'elle y ait réussi et qu'elle ne se soit pas résignée à l'idée que M. Grau ne pouvait être remplacé. (Pour finir, le remplaçant ou l'aspirant remplaçant de M. Grau n'est autre que Daniel Silva, ancien comptable de l'entreprise

qui, quatorze ans plus tôt, avait joué sans le savoir un rôle décisif quand Melchor s'efforçait de démêler l'affaire Adell.) Rosa reprend :

— Nous avons raison d'essayer de protéger nos enfants. Et nos enfants ont raison de faire le maximum pour qu'on ne les protège pas, d'essayer de nous tenir à l'écart, de se débarrasser de nous, et de nous éviter pour pouvoir se débrouiller tout seuls. C'est ça, le conflit. Et c'est ce qui vous arrive, à toi et Cosette, Melchor : une tragédie. Mais c'est une tragédie indispensable. Si tu n'avais pas voulu protéger Cosette, tu serais un salaud, et si Cosette ne voulait pas que tu arrêtes de la protéger, elle ne pourrait jamais s'émanciper, elle ne parviendrait jamais à être une adulte. — Rosa remue un peu contre Melchor qui la serre contre lui, un bras passé autour de son épaule. — Je te l'ai déjà dit, tu as très bien fait, en cachant la vérité à Cosette. Qu'est-ce que tu allais lui dire ? Que mon ex-mari a tué sans le vouloir sa mère pour que tu arrêtes d'enquêter sur la mort de mes parents ? Comment expliquer ça à son enfant ? Quel père ne tenterait pas de l'en épargner ? Et c'est logique, d'un autre côté, qu'elle soit fâchée, après tout tu lui as caché une chose très importante. Les deux sont vrais, et les deux sont contradictoires. Tu aurais pu faire mieux ? Bien sûr, on peut toujours faire mieux. Il aurait été préférable qu'elle l'apprenne autrement ? Sans doute. Est-ce naturel qu'elle en soit troublée ? Évidemment. Mais elle finira par y voir plus clair. — Rosa marque une pause. — Tout cela est normal, il n'y a rien de grave. En réalité, il y a un seul problème.

— Lequel ?

— Tu n'as pas assez confiance en elle.

— Peut-être. Cosette est un peu naïve.

— Et toi, à son âge, tu n'étais pas naïf ?

— À son âge, j'étais en prison. Ou j'allais y entrer.

— Ce qui veut dire que tu étais encore plus naïf que Cosette. D'ailleurs, elle est naïve et alors ? Elle est maline et forte, aussi. Et si ça se trouve, tout ça va l'aider à perdre cette naïveté. Et à tuer le père. Non pas que je veuille faire mon Freud mais...

— Je n'ai pas tué mon père, moi.

— Tu n'en avais pas besoin, Melchor : tu n'avais pas de père. À part Vivales.

— Vivalès n'était pas mon père.

— Tu en es sûr ?

— Non.

Rosa rit à nouveau. Elle a à peine connu Vivalès, mais celui-ci réapparaît régulièrement dans leurs conversations : peut-être que le vieil avocat manque à Melchor autant que M. Grau lui manque à elle. Sans se libérer de l'étreinte de Melchor, elle se redresse légèrement pour le regarder droit dans les yeux et lui dire ce qu'elle voulait lui dire depuis un bon moment.

— Ça fera du bien à Cosette de se séparer un peu de toi.

Comme Melchor ne réagit pas, elle ajoute :

— Elle a toujours été trop collée à son père. Et ce n'est pas moi qui vais mettre en question son goût, mais...

— Elle ne l'est plus, l'interrompt Melchor. Là, elle me déteste. Tu veux que je te raconte encore la scène de l'autre jour ?

Rosa se laisse tomber sur lui.

— Cosette ne te déteste pas, murmure-t-elle. Elle est seulement fâchée et perdue. C'est normal qu'elle le soit, je te l'ai déjà dit. Ça lui passera. Ça ne lui fera pas de mal de rester deux jours à Majorque toute seule. Bien au contraire. Il est même probable que ces deux jours lui fassent le plus grand bien : Cosette a besoin de voler de ses propres ailes. Après, quand elle sera rentrée, vous aurez une discussion franche et voilà.

Rosa conclut son plaidoyer d'un baiser sur ses lèvres et, alors qu'elle caresse les poils frisés du torse de Melchor, ce dernier attrape son portable et vérifie qu'il n'a pas reçu de message ou de mail de Cosette ou d'Elisa, tout en s'efforçant de se convaincre que les prédictions de Rosa sont justes. Puis elle passe sa langue sur les tétons de Melchor, glisse vers son ventre, introduit son sexe dans sa bouche et réussit à provoquer aussitôt une érection. Ils font encore l'amour. Quand ils ont terminé, c'est lui qui se lève et se dirige vers la salle de bains. Il urine. Après ça, il se lave les mains et se regarde dans le miroir, et se demande ce que Cosette peut bien faire à cette heure, seule à Pollença. Quand il revient dans la chambre, Rosa s'est déjà endormie.

— Putain de merde, se lamente Blai. Cette nana est venue me foutre le bordel. Comme si j'avais besoin de ça.

Il est huit heures trente et Melchor, assis près de la porte du bar de la place, prend un café. À côté de lui, en uniforme, l'inspecteur-chef du commissariat de la Terra Alta peste contre la cheffe de l'unité d'investigation, que lui-même dirigeait quatorze ans plus tôt, quand Melchor avait commencé à travailler sous ses ordres après avoir atterri comme un ovni dans la comarque. La cheffe de l'unité d'investigation est sergente, elle vient tout juste d'intégrer le commissariat. Elle s'appelle Paca Poch.

— En plus, elle n'en fait qu'à sa putain de tête, continue Blai. Tu te souviens de Vázquez, dans ses grands moments ? Ben c'est à peu près la même chose.

Bien qu'il fasse encore froid, dans le ciel sans nuage brille un soleil qui présage une matinée printanière, et le serveur a sorti des chaises et des tables sur la terrasse, où Melchor et Blai discutent pendant qu'autour d'eux le village entame sa journée de travail. Le serveur est un Japonais, du nom d'Hiroyuki, qui a atterri en Terra Alta deux ans plus tôt ; selon ses dires, il serait venu en Espagne pour apprendre le flamenco, mais la légende locale, que l'intéressé dément avec de grands gestes et en se tordant de rire, prétend qu'il fuit l'un des clans yakuzas les plus cruels, qui le poursuit pour le dépecer. Hiroyuki appelle Melchor et Blai, dans son espagnol rudimentaire, "les deux amis de Terra Alta", et il les salue matin et soir en baissant la tête, les mains jointes, dans une révérence nippone. Tous les matins, Melchor et Blai prennent un café au bar d'Hiroyuki, du moins tous les matins

des jours ouvrables depuis que Melchor a quitté son poste là-bas, deux ans et demi après le départ de Blai de la direction du Département central des enquêtes sur les personnes disparues au central d'Egara pour prendre le commandement du commissariat.

— Elle est venue deux fois à la bibliothèque. — Melchor parle lui aussi de la sergente. — On a un peu discuté, elle voulait que je lui conseille des romans. En fait, je la trouve plutôt sympa.

— Seulement deux fois ? demande Blai sur un ton à la fois ironique et méfiant. Plutôt quatre, non ?

Melchor regarde son ami sans comprendre. L'inspecteur va bientôt avoir soixante ans, mais il en fait dix ou quinze de moins, et ce malgré un crâne qu'il conserve impeccablement rasé depuis que Melchor le connaît : il n'a jamais fumé, il ne boit de l'alcool qu'en de rares occasions, il surveille scrupuleusement son alimentation et le matin, avant de prendre un café avec Melchor et de se rendre au commissariat, il a déjà soumis son corps à rude épreuve pendant une heure ou une heure et demie dans une salle de sport qui vient d'ouvrir près de chez lui, à Horta de Sant Joan. Par ailleurs, Melchor est conscient que Blai profite de ces réunions matinales pour se défouler devant lui, ce qui ne le dérange pas le moins du monde. D'abord, et surtout, parce que c'est son meilleur ami et qu'il aime l'écouter. Ensuite, parce qu'il sait que Blai ne peut se défouler devant personne d'autre, pas même devant sa femme, qui ne comprend pas grand-chose à ce qui se passe au commissariat (et que cela n'intéresse pas outre mesure). Et, troisièmement, parce qu'il considère que son ami a mille et une raisons de vouloir se défouler : ces dernières années, le taux de criminalité en Terra Alta a été multiplié par dix, alors que les moyens humains et matériels destinés à la combattre ont été réduits de moitié. Ces deux tristes états de fait ne sont pas propres à la comarque — dans certains endroits de Catalogne, la situation est plus affligeante encore —, mais Blai le répète sans cesse à Melchor. "C'est la jungle ici ! finit-il par se plaindre à chaque fois. Et toi, dans ton coin, tu t'en bats les couilles." "Nous aussi, on a des problèmes, à la bibliothèque", lui rappelle Melchor. "Va te faire foutre, l'Espagnolard", le coupe Blai.

— Écoute, Melchor, reprend le policier, Paca fait partie de ces élèves qui, dès qu'ils arrivent à l'école, demandent ce que devient